



Cédille. Revista de Estudios Franceses

E-ISSN: 1699-4949

revista.cedille@gmail.com

Asociación de Francesistas de la

Universidad Española

España

Moreels, Isabelle

Hommage à la belgitude: mutations après honte et malaise

Cédille. Revista de Estudios Franceses, núm. 12, abril, 2016, pp. 257-276

Asociación de Francesistas de la Universidad Española

Tenerife, España

Disponible en: <http://www.redalyc.org/articulo.oa?id=80844831013>

- ▶ Comment citer
- ▶ Numéro complet
- ▶ Plus d'informations de cet article
- ▶ Site Web du journal dans redalyc.org


Système d'Information Scientifique
Réseau de revues scientifiques de l'Amérique latine, les Caraïbes, l'Espagne et le Portugal
Projet académique sans but lucratif, développé sous l'initiative pour l'accès ouverte

Hommage à la belgitude: *mutations après honte et malaise*

Isabelle Moreels

Universidad de Extremadura

imoreels@unex.es

Resumen

Para celebrar el 40º aniversario de la publicación del emblemático dossier «Une autre Belgique», donde se lanzó el neologismo *belgitude*, analizamos su impacto en el contexto de búsqueda de legitimación por parte de los escritores francófonos de Bélgica. Queriendo destacar el interés de textos menos citados, articulamos los numerosos discursos teóricos a partir del sintomático testimonio autobiográfico de Anne-Marie La Fère, titulado «Confession d'une Belge honteuse» (1980). Examinar las mutaciones entre 1950 y los 80 en la paradigmática evolución literaria de Jean Muno —que se proclama habitante de «Malaise»— permite ilustrar el proceso de afirmación identitaria en la periferia del Hexágono.

Palabras clave: Literatura belga francófona. *Belgitude*. Problemática identitaria. Anne-Marie La Fère. Jean Muno.

Abstract

To commemorate the 40th anniversary of the publication of the emblematic dossier “Une autre Belgique”, in which the neologism *belgitude* was first used, we analyze its impact in the context of the search for the legitimization by the French-speaking writers of Belgium. Underscoring the interest of the less mentioned texts, the numerous theoretical discourses are articulated departing from the symptomatic autobiographical testimony by Anne-Marie La Fère titled “Confession d'une Belge honteuse” (1980). The changes between the 1950s and 1980s in the paradigmatic literary development of Jean Muno —who proclaims himself an inhabitant of “*Malaise*”— allow the illustration of the process of identity affirmation in the periphery of France.

Key words: Francophone Belgian literature. *Belgitude*. Identity issue. Anne-Marie La Fère. Jean Muno.

* Artículo recibido el 13/01/2016, evaluado el 7/02/2016, aceptado el 1/03/2016.

«Aucun écrivain n'a plus le droit d'être désespéré seulement parce qu'il est belge!»
Pierre Mertens (Émond, 1980: 78)¹

0. Introduction

À la fin de 2016, quarante ans exactement se seront écoulés depuis la parution du dossier explosif intitulé «Une autre Belgique», sous la coordination de Pierre Mertens, dans le numéro 2557 (4-11 novembre 1976) de l'hebdomadaire français *Les Nouvelles littéraires*. Cette publication emblématique qui constitua l'acte de naissance du néologisme *belgitude* fit couler beaucoup d'encre et mérite que l'on fête son anniversaire.

Après que de nombreux travaux se sont consacrés à cette revendication de rejeter un certain complexe culturel belge, nous souhaitons, quant à nous, revenir sur le sens de ce coup d'éclat en analysant son contexte de recherche de légitimation et quelques-unes des manifestations qui surgirent dans son sillage. Maintenant que la distance temporelle nous offre un recul salutaire, nous mettrons l'accent sur des textes et des témoignages oraux méconnus ou qui, à notre sens, n'ont pas été suffisamment cités alors qu'ils illustrent des aspects particulièrement intéressants de cette problématique. Nous verrons que, au sein de l'ensemble de ces discours, les termes que nous avons utilisés dans le titre de cet article, *honte, malaise* et *mutations* –ce dernier étant le sous-titre d'un recueil de témoignages d'écrivains belges en 1980–, apparaissent de manière récurrente.

Nous prendrons comme pointe sèche de départ la «Confession d'une Belge honteuse» d'Anne-Marie La Fère, incluse dans le volume collectif *La Belgique malgré tout* (1980), car ce témoignage autobiographique est symptomatique des mentalités en amont de la proclamation du concept de belgitude. Nous articulerons ensuite le propos d'«Une autre Belgique» avec les approches théoriques qui se sont attachées à la question de cette affirmation identitaire aux frontières de l'Hexagone. Puis, afin d'examiner dans la création fictionnelle les effets de la belgitude, nous nous focaliserons sur les mutations ressenties dans la trajectoire littéraire paradigmatic de Jean Muno, entre 1950 et le début des années 80. Pour comprendre son évolution représentative, nous mentionnerons aussi des travaux de l'écrivain en tant qu'exégète et historien de la littérature, ainsi que sa *Carte blanche* intitulée «J'habite Malaise, Belgique», parue dans le quotidien *Le Soir* du 31 décembre 1980.

¹ Nous remercions la Junta de Extremadura et le FEDER, qui ont contribué au financement de nos recherches bibliographiques à l'étranger concernant ce thème, grâce à l'appui économique offert au groupe de recherche CILEM (*Lenguas y Culturas en la Europa Moderna: Discurso e Identidad*, HUM008) auquel nous appartenons à l'Universidad de Extremadura.

1. «Réapprendre le belge» avec Anne-Marie La Fère

Nous aurions pu choisir, comme accroche de cet article voulant rendre hommage à la proclamation de la belgitude, «Réapprendre le belge», une expression empruntée à Anne-Marie La Fère, qu'elle utilise dans sa contribution au numéro spécial de la *Revue de l'Université de Bruxelles* publié en 1980 sous le titre *La Belgique malgré tout*. L'écrivaine bruxelloise (née en 1940) y offre, sur un ton fort sincère, en un peu plus de six pages, le bilan de son vécu personnel, significativement intitulé «Confession d'une Belge honteuse».

Évoquant les origines françaises de son père, Anne-Marie La Fère (1980: 235)² commence incisivement son texte par ces mots: «Quand j'étais petite, j'aimais passer pour Française», avant de préciser, trois lignes plus bas: «Très jeune, j'avais rejeté avec dégoût l'accent bruxellois qui atteignait toutes mes compagnes de classe, même issues de la grande bourgeoisie ou de milieux intellectuels» (235). La romaniste explique ensuite par le détail cet aveu de l'incipit; elle nous parle de son «complexe belge» (236), enraciné dès l'adolescence: «Par rapport à la France, j'avais tendance à me considérer comme une provinciale, et même comme plus provinciale que des amis de mon âge, lillois par exemple» (236). La narratrice n'hésite pas à reconnaître: «Mon refus de la Belgique était total.» (236), ajoutant toutefois immédiatement à la suite de ce constat: «Pourtant les circonstances m'y ont fixée toute ma vie, à l'exception d'une parenthèse de trois ans en Afrique. Je n'ai aucun regret et à présent je me sens bien dans ce petit pays, dans ma ville natale qui est Bruxelles» (236).

À partir de là, Anne-Marie La Fère nous confie comment «il [lui] a fallu re-faire le chemin en sens inverse» (237) après son expérience de professeur à l'Université officielle de Bujumbura (Burundi), de 1966 à 1969:

[...] C'est peut-être l'Afrique qui m'a donné le recul nécessaire pour voir la France comme un pays ni moins ni plus médiocre, ni moins ni plus extraordinaire que d'autres, que la Belgique notamment. Alors, je compris que la France m'avait dénaturée, déracinée, détournée.

Il fallait réapprendre le belge: une littérature, que j'avais méprisée, une langue, dont j'ignorais la saveur, un paysage, une lumière, des maisons que je n'avais pas voulu voir (237).

Et, en une suite d'anaphores de *réapprendre*, Anne-Marie La Fère affirme, dans cet ordre:

Réapprendre la Flandre [...]. Réapprendre le tram et l'aubette. Réapprendre la Forêt de Soignes, la Drève du Renard [...]. Réapprendre ma ville, Bruxelles [...]. Réapprendre la lecture: lire Michaux, Norge ou Dominique Rolin avec un autre regard, et

² Pour éviter la répétition de la référence de l'œuvre d'Anne-Marie La Fère, nous n'indiquerons que le numéro de page dans les citations suivantes.

hâtivement combler les trous, lire fébrilement les Belges d'ici, en vrac, Suzanne Lilar, Jean Muno, Pierre Mertens, Jacques Izoard, et les surréalistes, Dotremont et Cobra, *Phantomas*, et des tas d'autres revues. Découvrir des maisons d'édition comme Le Cormier ou l'Atelier de l'Agneau, saluer Jacques Antoine qui me donne à lire des écrivains plus anciens dans sa collection «Passé présent» et Liliane Wouters qui publie chez lui son *Panorama de la Poésie française de Belgique*. Parallèlement, réapprendre le théâtre belge [...] reprendre le chemin des théâtres bruxellois pour y découvrir le charme des pièces de Paul Willems ou de Jean Sigrid, ou l'engagement de celles de Louvet, et l'œuvre de Kalisky, et les premières pièces de Jacques De Decker... (237).

Nous pouvons observer que l'écrivaine, aveuglée auparavant par l'«image pleine de séduction de la France» (239), emploie maintenant à dessein, en 1980, dès les premières lignes de son énumération, des belgicismes (*aubette* = 'abribus', *drève* = 'allée bordée d'arbres'³), alors que le début des années septante est marqué par des campagnes linguistiques hypernormatives. Appelées «Chasses aux belgicismes», elles sont assorties de la parution d'ouvrages de Joseph Hanse, Albert Doppagne et Hélène Bourgeois-Gielen –*Chasse aux Belgicismes* (1971) et *Nouvelle Chasse aux Belgicismes* (1974). Ces «Quinzaines du bon langage», placées sous l'égide de l'Office du bon langage (créé en 1962), encourageaient les citoyens belges à évacuer de leur usage du français nombre de termes et d'expressions, courants en Belgique mais considérés comme altérant la pureté de la langue de Molière.

Nous comprenons dès lors que l'épithète *honteuse* du titre du texte d'Anne-Marie La Fère «Confession d'une Belge honteuse» a rebondi, de la posture initiale de la jeune Bruxelloise par rapport à sa nationalité périphérique, vers celle de la narratrice prenant conscience *a posteriori* du ridicule de son attitude de «petite sotte» (236): «Ma honte, c'est de m'être fait passer pour Française en un temps où l'impérialisme culturel français était très fort. Péché confessé est à moitié pardonné, nous disait-on, et mieux vaut des remords que des regrets» (240)⁴.

³ Selon Omer Englebert et André Thérive (s. d.: 18-19 et 30-31) dans l'opuscule normatif *Ne dites pas... Dites... (Belgicismes)*, il ne faut pas dire *aubette* mais bien «kiosque, abri, refuge selon les cas», et remplacer *drève* par «avenue, allée plantée d'arbres». En revanche, Joseph Hanse, Albert Doppagne et Hélène Bourgeois-Gielen (1974: 44), qui ne citaient pas ces deux termes dans leur *Chasse aux belgicismes*, les «défendent» avec *pistolet* et *minerval* dans leur *Nouvelle chasse aux belgicismes*. Albert Doppagne (1979: 35-41 –*aubette*– et 81-84 –*drève*) en chantera même longuement les louanges dans *Belgicismes de bon aloi*, un volume dont le ton du titre a significativement changé trois ans après la proclamation de la belgitude.

⁴ L'adjectif *honteux* renvoie aussi aux paroles de Pierre Mertens (1976b: 14) dans son article «De la difficulté d'être belge», qui ouvre le sommaire d'«Une autre Belgique»; il y proclamait sa revendication de n'être «Ni Belges honteux, ni Belges arrogants».

Nous avons voulu appuyer notre propos sur ce témoignage authentique, rédigé en mai 1980 par une Bruxelloise qui est devenue une actrice de la vie culturelle de la capitale belge. Effectivement, la romancière Anne-Marie La Fère s'est intéressée au milieu théâtral, a été productrice à la Radio Télévision belge, a réalisé et publié des entretiens avec des écrivains et des artistes, a collaboré à des revues –purement littéraires ou de spectre plus large (écrivant aussi occasionnellement pour *Les Nouvelles Littéraires* françaises). Car il faut souligner que ce cheminement personnel reflète un parcours de rejet et de réapprentissage de l'identité belge vécu parallèlement par nombre de ses compatriotes contemporains.

2. La proclamation du concept de belgitude et ses retombées

Cette «Confession d'une Belge honteuse» doit évidemment être resituée dans le contexte très particulier de sa parution. Comme quasi septante autres auteurs belges (pas tous écrivains de nature) –en majorité bruxellois d'origine ou habitant Bruxelles, mais incluant aussi des néerlandophones–, Anne-Marie La Fère répondait à l'invitation de Jacques Sojcher de participer au volume *La Belgique malgré tout*. L'éditeur de ce numéro spécial de la *Revue de l'Université de Bruxelles*, publié en cette année 1980 où était fêté le 150^e anniversaire de la création de l'État Belge, avait voulu passer

une commande, non pas de textes pour constituer une anthologie d'écrivains belges, mais d'écrits entre fiction et retour sur soi quasi biographique, qui seraient tantôt récits, tantôt pages d'un journal, tantôt poèmes ou essais, farces, soties, apologues, avis (en bilingue), notes, documents (réels? fictifs?), tantôt mélange de tous ces genres, genre sans nom, autour et à côté de la Belgique (Sojcher, 1980b: V).

Cette initiative originale qui réunit, en 559 pages, des contributions de tons si divers, où domine la thématique du déficit identitaire, représente un rebondissement majeur de la publication, quatre ans plus tôt, du dossier intitulé «Une autre Belgique» dans l'hebdomadaire parisien *Les Nouvelles littéraires*. Cet ensemble d'articles d'un total de douze pages est coordonné par Pierre Mertens, qui avait déjà posé fictionnellement à travers le personnage de Sanchotte, dans son roman *Les Bons Offices* (1974), le problème d'une Belgique ne s'assumant pas. Le juriste international, chroniqueur littéraire et écrivain belge, a rassemblé le fruit des réflexions de représentants originaux du monde littéraire belge, tels l'homme de théâtre, germaniste et critique, Jacques De Decker, le poète et philosophe Jacques Sojcher, la poétesse Liliane Wouters –qui venait de publier, quelques mois plus tôt, son *Panorama de la poésie française de Belgique* (1976) incluant enfin les avant-gardes–, ou l'inclassable Jean-Pierre Verheggen. Mais il a aussi sollicité, outre les points de vue d'Anne-Marie La Fère et du sociologue Claude Javeau, ceux de personnalités ou spécialistes du monde de l'édition (Jacques Antoine entre autres), du cinéma (notamment Chantal Akerman), des arts

plastiques (dont Patrick Roegiers) et de la musique (Pierre Bartholomée, par exemple). Il n'est pas étonnant que ce dossier fourni ait produit l'effet d'une bombe. José Domingues de Almeida a fait remarquer, dans son éclairante étude parue en 2013, *De la belgitude à la belgité. Un débat qui fit date* –qualifiée à juste titre de «mise en perspective précieuse» (Renard, 2013: 14) par sa préfacière Marie-France Renard–, que «ce dossier révolutionnaire» (Almeida, 2013: 63) devait

provoquer des remous bien au-delà des milieux strictement littéraires. L'impact sera d'ailleurs ressenti à différents niveaux de la société belge. Le dossier n'était-il pas contemporain des premières et interminables réformes institutionnelles de l'État unitaire en mutation vers l'État fédéral? La Belgique officielle se serait dès lors bien passée d'une impitoyable mise à nu des contradictions et des dénégations du Royaume (Almeida, 2013: 63).

Pierre Mertens a l'audace de crever un abcès devenu purulent quant à la place occupée par les lettres de son pays, en mentionnant notamment, dans l'introduction de son dossier, un sondage réalisé en Belgique par des journalistes de télévision, selon lequel tous les passants interrogés ne pouvaient citer aucun écrivain belge... Soulignant, à la page suivante, le statut d'«a-Belge» de l'intellectuel «de chez nous», dans son article «De la difficulté d'être belge», Pierre Mertens (1976b: 14) clame qu'«[i]l nous faudrait tenter d'être Belges»⁵. Il revendique ainsi que l'écrivain belge cesse de se mesurer à l'aune de Paris, mais ose rester chez lui pour y défendre son identité, donner franchement et sans honte un décor belge à ses fictions, par exemple, au lieu de gommer systématiquement toute allusion au pays natal. Il est vrai qu'Anne-Marie La Fèvre (1980: 235), dans son témoignage analysé ci-dessus, constatait: «Les textes que j'écrivis à l'adolescence étaient "peu situés géographiquement", comme dirait Pierre Mertens».

Le néologisme *belgitude*⁶ est lancé dans ce contexte, à la troisième page d'«Une autre Belgique». Forgée par le sociologue belge Claude Javeau sur le modèle de *négritude*, cette trouvaille langagière sera qualifiée de «pastiche, clin d'œil, boutade» par Pierre Mertens (1989: 241) quand il revisitera, treize ans plus tard, sa démarche de novembre 1976, à l'occasion d'un article significativement intitulé «Pour en finir avec

⁵ Est révélatrice la majuscule octroyée au terme *Belges* –normalement adjetif–, grammaticalement inutile et inexistante dans le titre de l'article.

⁶ Signalons toutefois que, à la page initiale du chapitre intitulé «La difficulté d'être *Brelge*» dans sa biographie de Jacques Brel, Olivier Todd (1984: 196, n. 1) relève déjà le terme *belgitude* sous la plume du chanteur bruxellois, vers 1971, lorsque celui-ci écrit sur un cahier de travail: «*Elle est dure à chanter / Ma Belgitude*. Et plus loin: *Elle est dure à chanter La Belgitude*. (Fonds Mme Jacques Brel)». Mais Vincent Engel (1995/2007: 91, n. 4) remarque que «la fierté revendiquée par Claude Javeau et ses amis ne semble pas être partagée par Brel, pour qui la *belgitude* est davantage l'image d'une Belgique défaite et écrasée». Nous remercions vivement André Bénit de nous avoir éclairée à ce sujet.

la belgitude». Claude Javeau, qui, dans le même volume collectif que Pierre Mertens, reviendra lui aussi sur le point de vue qu'il exprimait lors de sa contribution au dossier des *Nouvelles Littéraires* sous le titre provocateur «Y a-t-il une belgitude?», insistera sur le fait que

le mot [belgitude] devait traduire une manière de pseudo-désespoir dérisoire, propre aux intellectuels du Royaume, mais principalement ceux de Bruxelles, face à un établissement exceptionnellement doué pour le pharisaïsme (jusqu'au sein même des universités) (Javeau, 1989: 147).

Comme le dit Marc Quaghebeur, dont un entretien avec Arezki Mokrane une décennie après le choc du dossier d'«Une autre Belgique» s'intitulera de manière éloquente «La Belgitude a sorti nos lettres du néant» (1986),

[l]oin de s'apparenter à une quelconque exaltation nationaliste, ce mot désigne une appartenance jusque-là déniée et propose une esthétique qui accepterait enfin de nommer le pays qui l'a produite. Révélateur de l'aliénation et de l'irréalisation auxquelles ont pu mener une culture vidée de toute substance et une politique élaborée en dehors d'une véritable dialectique sociale, ce terme aux connotations douloureuses et aux relents nostalgiques ressemble étrangement à un sursaut désespéré contre la désexistence (Quaghebeur, 1982: 199).

Pierre Mertens (1989: 241), quant à lui, soulignera:

Je dénonçais seulement cette tendance locale et absolument névrotique à ne nous définir ici que par rapport à autrui.

J'osais croire que nous allions enfin tirer parti de notre pluralisme, de nos ambiguïtés, exploiter notre situation d'entre-deux, transformer en carrefour ce *no man's land*.

Car il ne s'agit plus, en 1976, de défendre l'idée de Belgique proposée lors de la phase dite *centrifuge* de l'histoire littéraire belge, si nous reprenons la périodisation proposée par Jean-Marie Klinkenberg dans sa terminologie rectifiée, comme nous allons le voir ci-dessous. Ainsi Ana González Salvador (1999: 48) insiste-t-elle sur le fait que l'on donne désormais la préférence à une autre notion «qui, tout en maintenant la croyance à des constantes comme valeurs internes, subvertit les présupposés de pureté de la première», de sorte que le terme *beltitude* revendique «le retour à un pays fait, cette fois-ci, de métissage et de bâtardise»⁷. Comme le signale Martine Renouprez (2006: 134):

⁷ Le terme *bâtardise*, envisagé sans connotation péjorative –«une chance de bâtardise» (Sojcher, 1980b: VIII)–, est récurrent dans les discours relatifs à la belgitude, chez Jacques Sojcher, Pierre Mertens, Jean Munro, etc.

Esta vez, el discurso literario tiene que venderse a Francia designándose a sí mismo, acentuando su lado ilegítimo valorizado como pequeño, minoritario, marginal, regional: no hay que olvidar que el concepto de ‘belgitud’ fue lanzado desde París. Sin embargo, la pequeñez no implica necesariamente una inferioridad⁸.

Rappelons que, dès 1968, dans un article intitulé «Nouveaux regards sur le concept de *littérature belge*» et sous-titré «À propos de *Sto let bel'gijskoj literatur'i* par Leonide Grigorievitch Andreev», Jean-Marie Klinkenberg prenait en considération l'originale étude d'un enseignant de l'université moscovite Mikhaïl Lomonossov, *Sto let bel'gijskoj literatur'i* (*Cent ans de littérature belge*) (1967). Après le résumé commenté de la thèse de Leonide Grigorievitch Andreev, Jean-Marie Klinkenberg (1968: 13) faisait observer qu'elle présentait «le mérite de poser une féconde hypothèse de travail, susceptible de renouveler le visage de l'historiographie belge». Le chercheur liégeois lui empruntait, par conséquent, les qualificatifs des deux premières phases de sa division chronologique de l'histoire littéraire belge, selon laquelle la période *centrifuge* (1920-1960/1970) avait succédé à la phase *centripète* (1830-1920). Au cours de cette étape initiale *centripète* s'exprimait l'affirmation des spécificités nationales⁹, dans une volonté d'autonomie d'un champ littéraire propre, la culture flamande occupant une place de choix dans l'«âme belge» décrite alors par Edmond Picard (1897). Ensuite, pendant la phase *centrifuge*, les écrivains belges décident désormais, non plus de «tenir d'accréditer l'existence d'un champ littéraire distinct» comme ils y ont aspiré précédemment, mais cherchent à «se faire reconnaître pleinement des instances de consécration parisiennes en s'assimilant» (Klinkenberg, 1981: 45).

Ces deux courants successifs de tensions contraires vécus par l'évolution des lettres belges de langue française correspondent à ceux ressentis par d'autres littératures dites périphériques ou mineures. Dans ces situations, il faut tenir compte, selon la perspective d'histoire sociale adoptée par Benoît Denis et Jean-Marie Klinkenberg (2005: 35-36),

de deux types de forces: des forces *centripètes* et *centrifuges*. Les forces centripètes sont celles qui tendent à attirer la littérature périphérique vers le centre, le terme possible du processus étant l'assimilation pure et simple. Les forces centrifuges sont celles qui tendent à éloigner la littérature périphérique du centre, le terme possible du processus étant l'indépendance totale.

⁸ Martine Renouprez adopte la traduction espagnole *belgitud* sur le modèle de celle de *negritud*.

⁹ Robert Frickx (1997: 22) nomme d'ailleurs cette première période de l'histoire des lettres belges francophones «l'époque nationaliste (1830-1920)» dans son article «Littérature belge de langue française ou littérature française de Belgique?».

Remarquons que c'est l'étude de ces deux mouvements antithétiques suivant un modèle gravitationnel, dans le cadre général des ensembles littéraires, qui a amené Jean-Marie Klinkenberg, en 2005, à inverser sa terminologie initiale de la périodisation de la littérature belge francophone. La phase *centrifuge* correspond dès lors à la période 1830-1920 et la phase *centripète* à celle de 1920-1970. En effet, clôturant la première partie théorique (de type méthodologique) de l'essai *La littérature belge. Précis d'histoire sociale*, qui précède celle consacrée spécifiquement à l'histoire de la littérature francophone en Belgique, une note en bas de page précise au lecteur que

l'opposition centripète/centrifuge est relative. Ainsi, le désir de créer un centre belge peut parfaitement être décrit comme correspondant à un mouvement centripète; corrélativement, le tropisme vers Paris est alors qualifié de centrifuge. L'application stricte du modèle gravitationnel nous pousse désormais à caractériser ce tropisme vers la France comme centripète, et la stratégie visant à une certaine indépendance comme centrifuge (Denis et Klinkenberg, 2005: 65, n. 1).¹⁰

La revendication de la belgitude correspond, elle, à la troisième phase envisagée par Jean-Marie Klinkenberg (1981: 48) après les étapes *centrifuge* et *centripète*, période qu'il situe à partir de 1970¹¹ et nomme *dialectique*, «parce qu'elle semble offrir à l'observateur une synthèse de la thèse nationaliste et de l'antithèse *apatride*»:

Corrélativement à la liquidation du discours unitariste, on assiste donc à la recherche d'une identité culturelle: elle se traduit par un net retour à des thèmes et à des stylistiques qui lient l'écrivain aux conditions d'existence concrètes des collectivités locales, par une prise en charge explicite des réalités wallonnes et bruxelloises (Klinkenberg, 1981: 49).

¹⁰ Cette rectification terminologique de la part de Jean-Marie Klinkenberg a fait procéder à l'inversion des termes *centrifuge* et *centripète* lors de la réédition des études du chercheur antérieures à 2005 dans *Péphériques Nord. Fragments d'une histoire sociale de la littérature francophone en Belgique* (2010), ouvrage reprenant les travaux les plus significatifs de Jean-Marie Klinkenberg sur la littérature belge de langue française. Effectivement, Benoît Denis et Sémir Badir expliquent, dans l'introduction de cette publication, qu'ils ont «pris le parti de rectifier systématiquement les termes centripète et centrifuge en fonction de [la] dernière acceptation» donnée par Jean-Marie Klinkenberg, car il leur «a paru que c'était là se conformer à l'état présent de sa réflexion» (Denis et Badir, 2010: 11).

¹¹ Signalons que, dès son article «La Production littéraire en Belgique francophone: esquisse d'une sociologie historique», où il choisit la date symbolique de 1960 comme pivot entre la deuxième phase –alors nommée *centrifuge*– et la troisième phase *dialectique*, Jean-Marie Klinkenberg explique que l'on pourrait la postposer (1981: 48-49). Dans l'essai de 2005, c'est l'année 1970 qui figure entre parenthèses comme point de départ à la suite du titre du chapitre VI «Phase dialectique», et même si la date charnière de 1960 se trouve de nouveau mentionnée, il est souligné que «les œuvres littéraires marquées par la synthèse *dialectique* [...] sont bien plus nombreuses dans la décennie 1970» (Denis et Klinkenberg, 2005: 212-213).

Jacques Dubois (1997: 68-69) constatera, lui aussi, que, chez les écrivains francophones de Belgique, «[i]l y a désormais une appartenance acceptée, qu'elle soit belge ou wallonne ou bruxelloise, et qui ne fonctionne ni comme étandard ni comme malédiction». Il observe que le «débat avorté» (Dubois, 1997: 68) sur la question des identités –ouvert, d'après lui, avec *La Belgique malgré tout* (1980) et la réplique du *Manifeste pour la culture wallonne* (lancé en 1983 par quatre-vingts artistes et intellectuels)– a porté ses fruits même si la récolte lui paraît nettement plus maigre que celle que l'on aurait pu espérer.

3. Habiter «Malaise, Belgique» avec Jean Muno

Pour illustrer, dans l'écriture fictionnelle, cette charnière que constitue la belgitude en fermant le règne de l'esthétique «a-belge», évoquons brièvement les étapes du parcours paradigmatic de Jean Muno (1924-1988). Figure majeure du panorama littéraire belge de la deuxième moitié du XX^e siècle, ce romancier bruxellois sera reçu à l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises de Belgique en 1981. Or il appartient à «la génération du tournant» (Denis et Klinkenberg, 2005: 243 ss.), autrement dit, il fait partie de ces écrivains nés dans l'entre-deux-guerres qui, au moment de leurs premières œuvres, doivent prendre position par rapport au modèle littéraire dominant du néo-classicisme¹².

Au début de sa production narrative, Jean Muno n'échappe pas à la tendance alors généralisée de volonté d'assimilation au champ littéraire de l'Hexagone. L'auteur francophone se plie à l'effacement du régionalisme au sens étroit, préconisé par les vingt et un écrivains signataires du *Manifeste* du Groupe du Lundi publié le 1^{er} mars 1937¹³. Il évite de mentionner des détails belges dans la contextualisation de ses histoires, à l'exemple de nombre de ses contemporains qui plantent leurs décors dans un espace sans repères nationaux. Nous observons, chez Jean Muno comme chez ses compatriotes francophones, «une *occultation* partielle ou totale des marques belges: on francise le cadre de l'action ainsi que les références culturelles, sociales ou politiques [...] ; on propose une localisation vague ou fictive de l'action» (Denis et Klinkenberg, 2005: 160). Ainsi, dans le premier roman de Jean Muno, *Le Baptême de la ligne ou Le Henneton dans l'encrier* (1955), le narrateur évoque en plusieurs occasions les trajets en train du protagoniste depuis son lieu de travail pour rejoindre «la grande ville» (Muno, 1955: 22, 35, etc.). Mais le nom de celle-ci n'est jamais cité et aucun élément descriptif précis ne permet d'identifier l'agglomération qui se cache sous cette dési-

¹² Jean Muno (pseudonyme de Robert Burniaux) porte, en outre, le poids de la descendance d'un père écrivain acquis au système, Constant Burniaux (1892-1975) ayant bénéficié de la reconnaissance littéraire institutionnelle nationale –il est élu le 22 décembre 1945 à l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises de Belgique.

¹³ Sur ce texte-clé controversé, voir notamment l'étude de Reine Meylaerts (2003).

gnation générique¹⁴. Jean Muno s'abstient aussi d'employer un lexique ou des tournures syntaxiques propres au français utilisé en Belgique, comme beaucoup de ses concitoyens de l'époque «se gard[a]nt soigneusement de tout écart de forme qui serait susceptible de pointer leurs origines géographiques» (Denis et Klinkenberg, 2005: 162). Ils manient une langue soigneusement travaillée, «un instrument amidonné» vu le «renchérissement sur son purisme» (Quaghebeur, 1980: 518 et 517), en cette terre devenue célèbre pour ses excellents grammairiens normatifs, tels Maurice Grevisse ou André Goosse.

Par ailleurs, Jean Muno (1986: 12) vise, lui aussi, la légitimation parisienne, «comme tout écrivain belge qui se respecte», en voulant publier ou enregistrer ses œuvres initiales dans la capitale française. Cette tentative, d'abord vaine pour ses deux premiers romans, aboutira finalement pour le troisième, *L'Hipparium* (1962), édité chez Julliard, alors que ses troisième et quatrième pièces radiophoniques, *L'Épave* (1952) et *Pizzicato* (1953), ont été produites par la radio française déjà dix ans plus tôt. Signalons que l'auteur rend compte de ce phénomène de recherche de reconnaissance «hexagonale» dans sa pièce radiophonique *Un petit homme seul* (1950), que nous pouvons considérer comme fondatrice de son œuvre (*cf.* Moreels, 2015: 25-36). En effet, y occupe le rôle du protagoniste un Belge qui prétend se consacrer tout à coup à la littérature et, pour ce faire, annonce son départ de Bruxelles: «j'irai à Paris pendant les vacances. Histoire de tâter le terrain, de démarrer, de... de me faire des relations»¹⁵.

Toutefois, dans *Ripple-Marks* (1976), judicieusement qualifié par Jacques De Decker de «livre extraordinairement belge»¹⁶, émergent pour la première fois des allusions à la Belgique même si elles ne s'avèrent pas laudatives. À la fin de cette œuvre représentant un virage à bien des égards dans le parcours littéraire munolien –notamment par la férocité de ses attaques ainsi que son explosion verbale–, le narrateur déclare: «Ma Belgique est un petit pays: j'ai le mal d'exil, la nostalgie de la distance» (Muno, 1976: 123). Il y utilise plusieurs fois le qualificatif de couleur «gris Belgique» (Muno, 1976: 38 et 67-68), qui reflète le manque d'éclat de sa patrie, voire une certaine médiocrité ambiante. Puisque ce récit publié en 1976 ne peut pas encore traduire les effets de la proclamation de la belgitude –le dossier d'«Une autre Belgique» datant de novembre 1976–, Jean Muno exprime là le résultat d'un cheminement personnel, parallèle à celui de compatriotes contemporains en cette période dite *dialectique au sens klinkenbergien*.

¹⁴ Pourtant, nous savons que, pour cette œuvre, Jean Muno s'est inspiré de son expérience de jeune professeur de français dans un athénée de Gand, ville flamande entre laquelle et Bruxelles il faisait toutes les semaines la navette.

¹⁵ Jean Muno (1950): *Un petit homme seul* (tapuscrit inédit), p. 14.

¹⁶ Jacques De Decker lors d'une interview de Jean Muno à l'Association des Écrivains Belges, 16-02-1977 (transcription personnelle de l'enregistrement sonore).

Il faut dire que, trois ans avant la parution de *Ripple-Marks*, Jean Muno avait publié à Paris, sous son nom originel d'état civil Robert Burniaux et en collaboration avec Robert Frickx, un essai consacré à *La littérature belge d'expression française*. Dans l'introduction de cette étude, les auteurs passaient en revue les diverses tendances quant à la conception d'une littérature belge, mentionnant aussi bien la position de revues comme *L'Art moderne* que l'opposition du *Manifeste du Groupe du Lundi*. Robert Burniaux et Robert Frickx (1973: 9, n. 1) indiquaient, dans une note au bas de la dernière page de leur préface, que «[l]e choix du titre répond aux impératifs de la collection et la responsabilité n'en incombe nullement aux auteurs», après avoir déclaré: «Littérature belge de langue française ou lettres françaises de Belgique? Le problème est complexe, et ce livre n'a nullement la prétention de le résoudre.» (Burniaux et Frickx, 1973: 8-9)¹⁷. Cependant, ils affirmaient leur conviction d'une spécificité littéraire belge:

nier l'existence d'une littérature française de Belgique, c'est rejeter tout à la fois, au nom d'un critère purement linguistique, non seulement un passé politique et une tradition culturelle qui lui sont propres, mais encore un ensemble particulier de coutumes, de croyances, d'habitudes et de mœurs, dans lequel, nous semble-t-il, elle a souvent puisé son inspiration la plus originale (Burniaux et Frickx, 1973: 9).

En 1979, Jean Muno codirigera, avec le même Robert Frickx, un volume collectif publié au Québec –auquel participeront six autres collaborateurs–, intitulé *Littérature française de Belgique*. Si Jean Muno (1979: 7) commence de façon provocatrice son «Avant-dire» avec cette assertion: «La littérature belge n'existe pas»¹⁸, il propose ensuite ce questionnement:

¹⁷ Il a été montré, par les nombreux chercheurs étudiant ce dilemme *littérature belge de langue française vs littérature française de Belgique*, que faire de l'adjectif *belge(s)* l'épithète de *littérature* (ou *lettres*) revient à proclamer l'existence d'une littérature autonome spécifique à la nation belge, de laquelle on précise qu'elle s'exprime en langue française. Au contraire, accoler *française(s)* à *littérature* (ou *lettres*), en réduisant syntaxiquement au second plan le lieu de production par l'usage du complément déterminatif *de Belgique*, signifie donner un statut de dépendance à l'activité littéraire belge. Le linguiste Marc Wilmet (2001: 620) –qui, lui aussi, a voulu ajouter son «grain de sel» au débat, selon sa propre expression– nous dit, au sujet de la dénomination *littérature française de Belgique*: «D'un point de vue plus connotatif que dénotatif, elle offre l'inconvénient potentiel de restreindre la Belgique littéraire à un appendice de la France».

¹⁸ Cette dénégation percutante et la phrase qui suit: «Dans les milieux cultivés de Belgique, cette thèse est généralement admise», Jean Muno (1979: 7) les reprend telles quelles de l'amorce du chapeau d'un article intitulé «La Littérature belge existe-t-elle?» (Muno, 1974: 11), qu'il avait publié cinq ans plus tôt dans *Les Nouvelles Littéraires*. En effet, signalons qu'en juin 1974, la revue parisienne où paraîtra en novembre 1976 le dossier «Une autre Belgique» avait consacré une série d'articles aux «Rêves et réalités de la Belgique», cette section du journal s'ouvrant par un «Entretien avec Jacques De Decker» avant la réflexion de Jean Muno.

comment les écrivains de ce pays, original par sa manière d'être, son humeur, son parfum et, pourquoi pas? son âme, pourraient-ils se soustraire au climat de leur enfance, de leur éducation souvent bilingue, au rythme belge de vie et de pensée, aux conditions particulières dans lesquelles se poursuit leur travail littéraire, à toute cette communauté d'expériences que l'on désigne aujourd'hui du vocable assez barbare de *belgitude?* *Belgitude*, synonyme de marginalité. (Muno, 1979: 8).

Soulignant cette *marginalité* «comme la caractéristique la plus évidente de la littérature française de Belgique» (Muno, 1979: 8), Jean Muno dit du panorama offert par l'essai ainsi préfacé:

je crois qu'il ne pourra manquer de se présenter finalement comme un triptyque, dont les deux volets seront ceux de la *para-littérature* et de la *contre-littérature*. [...] Et je crois aussi, jusqu'à preuve du contraire, que dans ce triptyque d'une littérature marginale et volontiers baroque, les deux volets auront toujours plus d'importance que le panneau central peint aux couleurs de Paris (Muno, 1979: 9).

Cette dernière phrase clôturant le prologue montre la volonté de Jean Muno de défendre la personnalité marquée de la littérature produite en Belgique francophone qui ne se coule pas dans le moule hexagonal. Or le titre du volume paraissait l'inscrire encore dans l'optique *centripète*, trois ans pourtant après la revendication de la *belgitude*.

L'affirmation de son identité nationale avec les ambiguïtés et les difficultés qu'elle implique, Jean Muno la clamera hors du monde littéraire le 31 décembre 1980, à l'occasion d'une fort lucide *Carte blanche* intitulée «J'habite Malaise, Belgique», publiée en première et deuxième pages du *Soir*, journal bruxellois à large diffusion. Ce texte joue sur le double sens de la traduction française «Malaise» du nom du village flamand *Maleizen*, à proximité duquel l'écrivain francophone réside depuis 1957, dans la périphérie de la capitale: «au cœur de votre heureuse Belgique, j'habite sur une frontière, en un lieu qui s'appelle Malaise, et je me reconnais dans cette topographie comme dans un miroir» (Muno, 1980: 1). De ces deux longues colonnes au ton souriant teinté d'ironie émane une certaine tristesse de l'auteur devant la prévisible désagrégation de la Belgique, en raison de l'avancée du processus de fédéralisation. Il vit celui-ci de très près car son domicile se trouve sur le bord de la frontière linguistique entre territoires francophone et néerlandophone. La revendication du métissage belge de ce témoignage munolien n'a dès lors rien à voir avec les *Cartes blanches* à l'esprit lundiste qui paraîtront dans le même quotidien bruxellois à la suite de la publication des décisives «Balises pour l'histoire de nos lettres» de Marc

Quaghebeur en introduction à l'*Alphabet des lettres belges de langue française* (1982). José Domingues de Almeida (2013: 77) a en effet bien montré combien

[Charles] Bertin insiste, dans une démarche foncièrement dé-négatoire, sur la revendication de sa nationalité littéraire française: «écrivain français de nationalité belge», et sur le déni de toute particularité identitaire pertinente ou signifiante de la langue ou de la littérature françaises de Belgique par rapport à la «patrie culturelle» française.

Jean Muno (1980: 2) explique, lui, qu'il «est un écrivain "belge", qu'il le veuille ou non, même s'il ne parvient pas à donner une définition satisfaisante du terme». Cette déclaration peut être mise en rapport avec une observation que le romancier fera lors d'une communication sur «La condition de l'écrivain de chez nous»:

Dans aucun pays, nulle part, personne ne s'est jamais étonné qu'un écrivain français parle de la France, un américain des États-Unis, un serbo-croate de la Serbo-Croatie. Qu'il parle de ce qu'il connaît. Sauf chez nous, où cela fait problème. Au point qu'on a inventé un mot pour en causer pertinemment, un mot un peu ridicule, *belgitude*, à connotation péjorative, s'entend (Muno, 1986: 17).

En 1980, Jean Muno a aussi collaboré, de même qu'Anne-Marie La Fèvre, à *La Belgique malgré tout*. Comme le préconisait Jacques Sojcher, il y présente un texte «entre fiction et retour sur soi», intitulé «T'es rien, terrien!», qui constate la difficulté de cerner l'identité belge. L'auteur reprendra cette contribution deux ans plus tard, à quelques suppressions mineures ou variantes près, comme prologue d'*Histoire exécable d'un héros brabançon* (1982). Ce roman –ou autofiction–, qui décrit le vécu personnel du protagoniste depuis sa naissance jusqu'après sa retraite, tout au long des étapes successives de l'histoire de Belgique, depuis l'entre-deux-guerres jusqu'au début des années 80, porte l'empreinte très marquée de l'avènement de la belgitude. Car, comme l'a démontré à maintes reprises Marc Quaghebeur, «[la mémoire] se trouvait au cœur même de la revendication de la Belgitude: le droit de connaître et de se référer, sans fétichisation nationaliste, aux éléments de son histoire propre dans la littérature.» (Quaghebeur et Zbierska-Mościcka, 2015: 18). C'est la première fois dans son œuvre narrative que Jean Muno, non seulement affirme avec éclat le caractère belge de son décor et se complaît à souligner tous les détails faisant référence à la réalité nationale et à son passé, mais a aussi recours à une langue française ostentatoirement teintée de traits belges d'un point de vue lexical, syntaxique et même phonétique (*cf.* Moreels, 2003). Le romancier explique cet ancrage particulièrement net d'*Histoire exécable d'un héros brabançon* dans son pays, lors d'un entretien avec Jacques De Decker et Emiel Benoot suite à la publication de ce livre:

Un autre préjugé voulait que, pour atteindre à une certaine universalité, il fallait situer son roman en France ou nulle part et je l'ai subi... Certains de mes romans sont situés nulle part, bien qu'on voie quand même que ça se passe en Belgique parce que mon expérience se situe ici. Il m'a fallu un itinéraire pour me dire que j'étais belge, que mon expérience était ici, que j'étais marqué par la Belgique, que si j'étais un écrivain tardif, c'était un peu à cause de la Belgique et qu'il n'y avait pas de raison de ne pas en parler: pourquoi ne pas situer les œuvres de manière précise où elles ont été conçues? Si je voulais m'expliquer, il fallait nécessairement que je situe ça en Belgique parce que je suis un produit de cette terre –il n'y a aucun nationalisme chez moi¹⁹.

Ce témoignage sincère recoupe un constat d'Anne-Marie La Fèvre en décembre 1979, au sujet de l'écriture des romanciers belges contemporains:

le fait de ne plus se sentir obligé de déplacer les événements que l'on raconte dans une ville de province française, permet d'assumer avec leur atmosphère, leur ambiance propre, tous ces paysages qui sont les nôtres. C'est vraiment capital de pouvoir parler de ce qui nous entoure: dans tout romancier il y a évidemment un autobiographe plus ou moins caché, lequel n'ayant plus à transposer, s'exprime avec plus d'authenticité et de plaisir (Émond, 1980: 63).

Anne-Marie La Fèvre s'exprimait ainsi dans *Lettres françaises de Belgique. Mutations*²⁰, livre où Paul Émond, la même année que celle de la publication de *La Belgique malgré tout*, proposait une série d'entretiens avec dix écrivains belges (romanciers, poètes, dramaturges, animateurs et critiques), réalisés entre mars 1979 et février 1980. Interrogés sur les «lettres françaises de Belgique», ceux-ci expliquaient, selon leurs propres perspectives, le phénomène évoqué par Joseph Hanse (1980: 5) dans l'«Avant-propos» de l'ouvrage:

depuis une quinzaine d'années au moins, notre littérature, à des degrés variables selon les genres et les secteurs, cherche de nouvelles orientations, nourrit de nouvelles ambitions, s'engage dans des réflexions, des recherches et des expériences qui témoignent d'une incontestable mutation.

¹⁹ Jean Muno lors d'un entretien animé par Jacques De Decker et Emiel Benoot à l'occasion de la parution d'*Histoire exécrale d'un héros brabançon*, Palais des Beaux-Arts (Bruxelles), 26-05-1982 (transcription personnelle de l'enregistrement audio).

²⁰ Ce volume ouvre significativement la collection «Archives du futur», lancée par les Archives et Musée de la Littérature (Bruxelles).

Cette mutation, l'œuvre fictionnelle de Jean Muno en témoigne de manière exemplaire à partir des années 70. Quoique nous ayons pu nous rendre compte de la réserve manifestée par l'écrivain bruxellois par rapport à l'usage du terme *belgitude* – qu'il qualifie de «vocable assez barbare» (Muno, 1979: 8) ou de «mot un peu ridicule» (Muno, 1986: 17)–, ses textes se ressentent clairement des effets de la proclamation de ce concept. Or cette illustration est patente, non seulement dans sa production narrative, mais aussi dans son activité de critique et historien de la littérature. Si l'infexion donnée à l'affirmation identitaire belge dans l'œuvre munolienne précède légèrement la publication du dossier «Une autre Belgique», elle se marque beaucoup plus nettement après ce coup d'éclat.

4. Conclusion

À l'occasion du quarantième anniversaire de la création du néologisme *belgitude*, nous avons voulu rappeler l'importance de son impact et rendre modestement hommage à ceux qui, acteurs, témoins et ensuite critiques, ont participé au tissage de ce concept complexe cristallisant:

Une identité, un style, une manière d'être-au-monde et de se penser Belge; un état d'âme, un sentiment d'appartenance et d'inappartenance; un type de représentation de soi et du monde peu communs en Europe, la Belgitude est tout cela à la fois. Protéiforme, fuyante, rebelle, elle se laisse difficilement brider, elle qui s'en était prise aux marbres bien ordonnancés de la «Belgique de papa» (Quaghebeur et Zbierska-Mościcka, 2015: 13).

Vu l'espace réduit de cet article, nous avons préféré analyser les témoignages de figures ponctuelles du panorama littéraire belge francophone, grâce auxquels nous avons pu palper le ferment dans lequel s'est enraciné le concept de belgitude, surmontant un complexe ressenti par tant de *Belges honteux* et acceptant un *malaise* intrinsèque. Car, depuis une petite décennie, l'esprit de mai 68 aidant, les choses avaient commencé à bouger, comme nous l'ont montré notamment les déclarations d'Anne-Marie La Fère et de Jean Muno. La proclamation, en novembre 1976 dans une revue littéraire parisienne réputée, de la revendication de l'hybridité culturelle belge, «sorte de schizophrénie agissante et fructueuse» selon les termes de Jacques De Decker (Émond, 1980: 20), représenta un coup de massue. Non seulement il fit sortir de l'«aliénation culturelle» (Émond, 1980: 22) la majorité des écrivains francophones de Belgique, qui cessèrent de jouer le rôle de «vassaux» (Émond, 1980: 23) de leurs frères de l'Hexagone, mais il dynamisa aussi les discours critiques. La belgitude permit l'enfantement de la *belgité*, qui «rend donc compte d'une littérature qui a dûment pris conscience des manipulations qui la menacent, des complexités qui lui donnent corps, et des particularités de son contexte, mais sans en faire un malaise» (Almeida,

2013: 110). Nous pouvons dès lors, grâce à elle, parler à présent d'«une littérature qui semble aller de soi» (Aron et Bertrand, 1996: 7)²¹ en ce début du XXI^e siècle.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALMEIDA, José Domingues de (2013): *De la belgitude à la belgité. Un débat qui fit date*. Bruxelles, Peter Lang (Documents pour l'Histoire des Francophonies / Théorie).
- ANDREEV, Leonide Grigorievitch (1967): *Sto let bel'gijskoj literatur'i [Cent ans de littérature belge]*. Moscou, Moskovskogo Universiteta.
- ARON, Paul et Jean-Pierre BERTRAND (1996): «Une littérature qui semble aller de soi». *Textyles 13 (Lettres du jour I)*, 7-11.
- BURNIAUX, Robert et Robert FRICKX (1973): *La Littérature belge d'expression française*. Paris, Presses Universitaires de France (Que sais-je?).
- DENIS, Benoît et Jean-Marie KLINKENBERG (2005): *La Littérature belge. Précis d'histoire sociale*. Bruxelles, Labor (Espace Nord Références).
- DENIS, Benoît et Sémir BADIR (2010): «Introduction», in Jean-Marie Klinkenberg, *Périmétries Nord. Fragments d'une histoire sociale de la littérature francophone en Belgique*. Liège, Les éditions de l'Université de Liège, 5-12.
- DOPPAGNE, Albert (1979): *Belgicisms de bon aloi*. Bruxelles, Office du Bon Langage de la Fondation Charles Plisnier.
- DUBOIS, Jacques (1997): «Écrire en Belgique. Une autonomie à la carte» [propos recueillis par Benoît Denis], in *Belgitude et Grécité. Rencontres entre écrivains belges et grecs*. Fondation Culturelle Hellénique & Fonds culturel hellénique, 63-75.
- DUMONT, Hugues; Christian FRANCK; François OST et Jean-Louis DE BROUWER (dir.) (1989): *Belgitude et crise de l'État belge*. Bruxelles, Publications des Facultés universitaires Saint-Louis.
- ÉMOND, Paul [éd.] (1980): *Lettres françaises de Belgique. Mutations* [entretiens de Paul Émond avec Jacques De Decker, Anne-Marie La Fère, Pierre Mertens, Marc Quaghebeur, etc.]. Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature et Éditions Universitaires (Archives du Futur).
- ENGEL, Vincent (2007): «1970-1995: Littérature et fonctionnement idéologique», in Jacques Cels, Jacques De Decker, Paul Delsenne, Vincent Engel, André Goosse et Raymond Trousson, *1920-1995: un espace-temps littéraire. 75 ans de littérature française en Belgique*. Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique (1^{re}

²¹ Nous nous référerons ici au titre de l'avant-propos de Paul Aron et Jean-Pierre Bertrand aux deux numéros de la revue *Textyles –13. Lettres du jour (I)* et 14. *Lettres du jour (II)*— qui, en 1996 et 1997, proposaient un recueil d'études sur la diversité de la littérature en Belgique francophone depuis 1980 et son discours critique. Ce titre représentait un clin d'œil à celui du texte introducteur des «Balises pour l'histoire de nos lettres» de Marc Quaghebeur (1982: 11): «Une littérature qui ne paraît pas aller de soi».

- éd. papier: 1995), 86-112. [en ligne: <http://arllfb.be/ebibliotheque/livres/espacetemps-espacetemps.pdf>]
- ENGLEBERT, Omer et André THÉRIVE (s. d.): *Ne dites pas... Dites... (Belgicismes)*. Bruxelles, Labor.
- FRICKX, Robert et Jean MUNO [dir.] (1979): *Littérature française de Belgique*. Sherbrooke, Québec, Éd. Naaman.
- FRICKX, Robert (1997): «Littérature belge de langue française ou littérature française de Belgique?», in Paul Gorceix (éd.), *L'Identité culturelle de la Belgique et de la Suisse francophones. Actes du colloque international de Soleure (juin 1993)*. Paris, Honoré Champion, 21-30.
- GONZÁLEZ SALVADOR, Ana (1999): «L’Idée de frontière comme présence récurrente dans la littérature belge de langue française», in Lidia Anoll et Marta Segarra (éd.), *Voix de la francophonie. Belgique, Canada, Maghreb*. Barcelone, Universitat de Barcelona, 45-58.
- HANSE, Joseph; Albert DOPPAGNE et Hélène BOURGEOIS-GIELEN (1974): *Nouvelle chasse aux belgicismes*. Bruxelles, Office du Bon Langage de la Fondation Charles Plisnier.
- HANSE, Joseph (1980): «Avant-propos», in Paul Émond (éd.), *Lettres françaises de Belgique. Mutations*. Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature et Éditions Universitaires (Archives du Futur), 5-9.
- JAVEAU, Claude (1976): «Y a-t-il une belgitude?», in Pierre Mertens (dir.), «Une autre Belgique». *Les Nouvelles littéraires* 2557, novembre, 15.
- JAVEAU, Claude (1989): «De la belgitude à l'éclatement du pays», in Hugues Dumont, Christian Franck, François Ost et Jean-Louis De Brouwer (dir.): *Belgitude et crise de l'État belge*. Bruxelles, Publications des Facultés universitaires Saint-Louis, 147-155.
- KLINKENBERG, Jean-Marie (1968): «Nouveaux regards sur le concept de “littérature belge”. À propos de *Sto let bel'gijskoj literatur'i* par Leonide Grigorievitch Andreev». *Marche romane* 3, 1-13.
- KLINKENBERG, Jean-Marie (1981): «La Production littéraire en Belgique francophone: esquisse d'une sociologie historique». *Littérature* 44 (*L'Institution littéraire II*), 33-50.
- KLINKENBERG, Jean-Marie (2010): *Périphériques Nord. Fragments d'une histoire sociale de la littérature francophone en Belgique*. Liège, Les éditions de l'Université de Liège.
- LA FÈRE, Anne-Marie (1980): «Confession d'une Belge honteuse», in Jacques Sojcher (éd.), *La Belgique malgré tout (Revue de l'Université de Bruxelles)*. Bruxelles, Éd. de l'Université de Bruxelles, 235-241.
- MERTENS, Pierre [dir.] (1976a): «Une autre Belgique». *Les Nouvelles littéraires* 2557, novembre, 13-24.
- MERTENS, Pierre (1976b): «De la difficulté d'être belge», in Pierre Mertens (dir.), «Une autre Belgique». *Les Nouvelles littéraires* 2557, novembre, 14.
- MERTENS, Pierre (1989): «Pour en finir avec la belgitude», in Hugues Dumont, Christian Franck, François Ost et Jean-Louis De Brouwer (dir.): *Belgitude et crise de l'État belge*. Bruxelles, Publications des Facultés universitaires Saint-Louis, 239-248.

- MEYLAERTS, Reine (2003): «1^{er} mars 1937. Le *Manifeste* du groupe du Lundi condamne le régionalisme littéraire. Enjeux nationaux et internationaux de la question identitaire», in Jean-Pierre Bertrand, Michel Biron, Benoît Denis et Rainier Grutman (dir.), *Histoire de la littérature belge francophone 1830-2000*. Paris, Arthème Fayard, 379-389.
- MOREELS, Isabelle (2003): «Lecture d'*Histoire exécrable d'un héros brabançon* de Jean Muno, comme roman de la belgitude». *Dialogues francophones* 8-9, 91-106.
- MOREELS, Isabelle (2015): *Jean Muno. La subversion souriante de l'ironie*. Bruxelles, Peter Lang (Documents pour l'Histoire des Francophonies / Europe).
- MUNO, Jean (1955): *Le Baptême de la ligne ou Le Hanneton dans l'encrier*. Bruxelles, Georges Houyoux éd., Éd. des Artistes.
- MUNO, Jean (1974): «La Littérature belge existe-t-elle?». *Les Nouvelles Littéraires* 2436 (*Rêves et réalités de la Belgique*), 6 juin, 11.
- MUNO, Jean (1976): *Ripple-Marks*. Bruxelles, Éd. Jacques Antoine.
- MUNO, Jean (1979): «Avant-dire. Le refus d'une tradition», in Robert Frickx et Jean Muno (dir.), *Littérature française de Belgique*. Sherbrooke, Québec, Éd. Naaman, 7-9.
- MUNO, Jean (1980): «Carte blanche. J'habite Malaise, Belgique». *Le Soir*, 31 décembre, 1-2.
- MUNO, Jean (1986): «La Condition de l'écrivain de chez nous». *Français 2000. Bulletin trimestriel de la société belge des professeurs de français*, 109/110 (*Lettres Belges*), juin, 9-18.
- PICARD, Edmond (1897): «L'Âme belge». *Revue Encyclopédique Larousse* 203, 24 juillet, 595-599.
- QUAGHEBEUR, Marc (1980): «Littérature et fonctionnement idéologique en Belgique francophone», in Jacques Sojcher (éd.), *La Belgique malgré tout (Revue de l'Université de Bruxelles)*. Bruxelles, Éd. de l'Université de Bruxelles, 501-525.
- QUAGHEBEUR, Marc (1982): «Balises pour l'histoire de nos lettres», in *Alphabet des lettres belges de langue française*. Bruxelles, Association pour la promotion des Lettres belges de langue française, 9-202.
- QUAGHEBEUR, Marc (1986): «La Belgitude a sorti nos lettres du néant» [propos recueillis par Arezki Mokrane]. *Français 2000. Bulletin trimestriel de la société belge des professeurs de français*, 109/110 (*Lettres Belges*), juin, 77-83.
- QUAGHEBEUR, Marc et Judyta ZBIERSKA-MOŚCICKA (2015): «Préface», in Marc Quaghebeur et Judyta Zbierska-Mościcka (éd.), *Entre belgitude et postmodernité. Textes, thèmes et styles*. Bruxelles, Peter Lang (Documents pour l'Histoire des Francophonies / Théorie), 11-19.
- RENARD, Marie-France (2013): «Préface. “Il nous faudrait tenter d'être belges...”», in José Domingues de Almeida, *De la belgitude à la belgité. Un débat qui fit date*. Bruxelles, Peter Lang (Documents pour l'Histoire des Francophonies / Théorie), 11-15.
- RENOUPREZ, Martine (2006): *Introducción a la literatura belga en lengua francesa. Una aproximación sociológica*. Cádiz, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Cádiz.
- SOJCHER, Jacques [éd.] (1980a): *La Belgique malgré tout (Revue de l'Université de Bruxelles)*. Bruxelles, Éd. de l'Université de Bruxelles.

- SOJCHER, Jacques (1980b): «Malgré tout», in Jacques Sojcher (éd.), *La Belgique malgré tout (Revue de l'Université de Bruxelles)*. Bruxelles, Éd. de l'Université de Bruxelles, iii-x.
- TODD, Olivier (1984): *Jacques Brel, une vie*. Paris, Éd. Robert Laffont (Musiques & Cie 10/18).
- WILMET, Marc (2001): «Littérature française (de Belgique) ou littérature belge (de langue française)?», in Jan Herman, Lieven Tack et Koenraad Geldof (éd.), *Lettres ou ne pas Lettres. Mélanges de littérature française de Belgique offerts à Roland Beyen*. Louvain, Presses Universitaires de Louvain, 617-625.